

Kareen De Martin Pinter

**LE CŒUR
LÉGER**

Roman

Traduit de l'italien
par Vincent Raynaud

La dernière goutte

1

Amies-ennemies

– **O**UVREZ LA PORTE ! Ouvrez la porte !
Marta crie avec tout le souffle qui lui reste, en battant de la paume sur la porte en bois de la cave. Sous l'effet des coups, des écailles de peinture et de la poussière se détachent, et elle a les yeux qui brûlent. Pour soulager la douleur, elle place ses mains en creux sur ses paupières closes.

Elle commence vraiment à trouver le temps long. Elle est plongée dans l'obscurité et se met à tousser, les lieux étroits et sombres pèsent sur sa poitrine et, avec cette poussière, elle a la gorge qui gratte. Elle ne veut pas bouger, comme si la moindre modification de l'espace environnant risquait de provoquer une réaction en chaîne : une chose qui en ferait bouger une autre, laquelle en ferait bouger une troisième. Nul doute que cette vieille cave regorge de vie, de tas de petits insectes qui avancent en groupe, troublés par les ondes sonores de ses hurlements, par les bruits et par sa présence elle-même. Si elle cesse de haleter quelques instants et qu'elle retient sa respiration à l'extrémité de ses poumons,

elle peut sentir le piétinement dense et compact d'une myriade de petites pattes en mouvement. Elle a même l'impression de distinguer dans la coulée noire où elle s'abrite une tache plus foncée qui contourne ses pieds et provoque un minuscule déplacement d'air, une sorte de halo tiède.

– S'il vous plaît, s'il vous plaît, faites-moi sortir d'ici, je vous en supplie ! J'ai du mal à respirer, ajoute-t-elle d'une voix plus faible.

Elle continue de s'adresser au pluriel à ses amies-ennemies qui l'ont enfermée ici. Elle n'arrive pas à croire qu'elles aient pu la laisser là comme elles avaient menacé de le faire, avant de rentrer tranquillement chacune chez soi. Marta est l'ennemie de la semaine. Ses amies-ennemies ont commencé par la bousculer dès la fin des cours, puis elles l'ont enfermée dans la cave de la maison abandonnée qui se trouve non loin de l'école.

C'est sa faute : elle aurait dû traverser la rue plus vite, ne pas passer devant le magasin de bicyclettes et éviter de s'approcher du petit chemin en terre battue bordé de chaque côté par une rangée de buissons non taillés, qui se faufile à droite et mène à la voie ferrée. La maison est maudite, raconte-t-on. De l'extérieur, on dirait simplement le vieux logement du garde-barrière, à deux étages et au toit éventré, dont plusieurs murs se sont effondrés tandis que d'autres ont été noircis par un incendie. Personne ne l'a plus retapée ni n'a l'intention de le faire. C'est un mauvais souvenir, affirment les habitants du quartier.

Dès lors, jour après jour, les animaux ont pris posses-

sion de ce lieu déserté par les hommes, ils sont passés à travers le toit, ils ont profité des vitres brisées et des murs fissurés, se glissant dans les interstices et remontant les tuyaux.

Durant les périodes scolaires, chacune des quatre amies – Elena, Lorena, Susanna et Marta – devient l'ennemie du groupe, dont les membres déversent sur elle toute la haine dont elles sont capables, toute la haine accumulée. Elles ont dix ans et habitent à quelques centaines de mètres les unes des autres. L'ennemie de la semaine subit des punitions, des vexations et même des coups. Elles sont en classe ensemble et le signal est donc donné pendant la leçon, le lundi matin sans faute, une grimace identique sur le visage des trois autres. C'est une déclaration de guerre, faite en fronçant le nez comme en présence d'une mauvaise odeur et en tendant les lèvres comme pour donner un baiser, tandis que les yeux se plissent et que les sourcils se rapprochent. Si elles pouvaient crier, un son caverneux, long et saccadé jaillirait de leurs bouches, de ceux qui montent du fond de l'estomac. Alors la quatrième comprend : c'est son tour. Les prénoms se succèdent rapidement, par ordre alphabétique, en commençant par la première : Elena, puis Lorena, Marta et enfin Susanna. Ou bien Marta, Susanna, Elena, puis Lorena. Une chaque semaine. À la fin du mois, elles ont fait le tour complet. Quelle semaine sommes-nous ? Première, deuxième, troisième : aujourd'hui, c'est à elle. C'est sa semaine d'ennemie, de bête traquée.

C'est l'amitié à l'envers, tel un pull-over retiré à la hâte. Cinq jours de solitude, de courses effrénées jusque chez soi avant que les autres ne puissent vous faire du mal ; cinq jours de complicité refusée, de coups d'œil aiguisés et de menaces ; cinq jours d'insultes et de peurs. Parfois, l'ennemie de la semaine essaie de croiser le regard de la plus douce d'entre elles, Susanna Mousse-au-chocolat, comme tout le monde l'appelle dans la cour, dans l'espoir qu'elle réponde par un geste d'amitié, plus fort que les cycles amies-ennemies, un message universel qui dise : je sais qu'on s'aime bien, ne t'en fais pas, ce n'est qu'un jeu. Mais aussitôt les autres devinent un accès de faiblesse, elles interceptent ce regard et concentrent leur fureur sur l'ennemie, réitérant la grimace avec insistance pour signifier que non, on ne t'a pas oubliée, tu ne nous échapperas pas, inutile d'essayer : il n'y a pas d'issue, ne te fais pas d'illusions. Et un vide glacial, asphyxiant, se forme autour de l'ennemie.

On ne joue que durant les semaines d'école. La guerre s'interrompt pendant les vacances, de même que les samedis et dimanches. Au fil des ans, il est arrivé que leur conduite en classe en subisse le contrecoup : il y a eu des devoirs déchirés, des craies glissées dans la poche d'une veste et aussitôt dénoncées à la maîtresse, entraînant une remarque dans le carnet de correspondance ; mais aussi des goûters volés, des mèches de cheveux coupées, des vêtements mouillés et des chaussures cachées à la fin de l'heure de sport, des gros mots hurlés à tue-tête qui déclenchent une suspension immédiate. Un jour, Elena s'est retrouvée dans le bureau du directeur, car

Lorena avait jeté son cahier de textes dans les toilettes et celles-ci avaient été bouchées, l'eau avait débordé. Le directeur ne comprenait pas comment Elena avait pu faire une chose pareille, une si bonne élève, issue d'une excellente famille. Tout le temps qu'a duré le sermon, l'enfant avait le visage cramoisi, elle rougissait jusqu'à la racine des cheveux.

D'ordinaire, les trois amies encerclent l'ennemie et commencent par se moquer d'elle, elles insultent ses parents et la couvrent de critiques. Agressée, l'enfant isolée perd alors le contrôle de ses nerfs et le ton monte, il y a des cris et des larmes, les surveillants se précipitent, ils séparent les adversaires puis exigent des explications. Mais souvent, le groupe parvient à faire retomber la faute sur celle qui a une version discordante.

C'est la loi du tous contre un et elles le savent bien. Désormais, elles possèdent une certaine expérience, cela fait des années que ça dure, même si aucune d'elles ne saurait dire quand et comment cette histoire a débuté. Lorsqu'elles profitent de quelques moments d'oisiveté dans la cour de l'école pour se poser la question, toutes les quatre assises sur un banc couvert de graffitis et d'inscriptions gravées au canif, Marta se rappelle seulement que, le jour de ses sept ans, c'était elle, l'ennemie de la semaine. Les autres lui ont arraché la chaîne en or que ses grands-parents venaient de lui offrir et qui s'est alors cassée. Elle se rappelle être rentrée chez elle, le visage trempé de larmes, tandis que la clochette accrochée à la chaîne émettait dans sa main un son étouffé.

Quand c'est le tour de Susanna, elles se défoulent

pour de bon, car c'est elle qui a le plus joli visage, le plus doux. Elle est un peu ronde, comme la Susanna Mousseau-chocolat d'une vieille publicité. Elena, elle, vient d'une famille aisée, ses parents sont souvent en voyage pour raisons professionnelles, ou en vacances, et elle se retrouve tout le temps chez une tante, chez ses grands-parents ou sous la garde d'une baby-sitter. Et Marta a d'un côté sa mère, de l'autre son grand-père et sa grand-mère, et un père qui est là sans y être, un père sur qui elle ne peut pas compter même quand il est présent : un père à temps partiel. Enfin, Lorena est la plus jeune d'une longue série de frères et sœurs, elle est le petit morceau de viande entouré de bacon à l'extrémité de la brochette, celui que la bouche joyeusement ouverte atteint quand le ventre est déjà bien rempli et l'haleine mauvaise.

Les enseignants ne soupçonnent rien. En les voyant, ils pensent qu'elles ont juste des disputes d'enfants, et leurs parents ne s'en inquiètent pas eux non plus. Au fond, elles ont dix ans, rien de plus normal que de jouer et de se chamailler. Personne n'aurait pu imaginer un schéma si précis, un rituel si scrupuleusement codifié, auquel elles avaient adhéré sans trop se poser de questions et sans savoir qui avait commencé ni comment cela finirait.

Personne n'aurait imaginé que, dans leurs disputes organisées, les quatre enfants pussent repousser chaque fois leurs limites, explorant les faiblesses des autres jusque dans leurs moindres recoins, se humant, mettant les peurs à nu et osant toutes les méchancetés, se découvrant alors capables de gestes qu'elles n'auraient